

“nemie ; vous avez dit que moi, votre père, je ne vous aime plus. Vous avez demandé à quitter la maison ; le demandez-vous encore ?”

“Eperdu, consterné, je n'eus pas la force de prononcer une parole. Mon père reprit :

“Votre désir sera satisfait. Vous irez en pension ; après demain vous partirez.”

“Et il me fit signe de sortir. J'obéis. L'idée de quitter mon père, que j'aimais avec plus de tendresse que jamais, faisait couler mes larmes ; mais je cachai ma douleur, et, aux yeux de tout le monde, j'affectai une insensibilité farouche. J'appris qu'on devait m'envoyer à trente lieues de Paris, dans un château, au milieu des bois, où un ancien professeur de l'Université avait établi un pensionnat. C'était, disait-on, un homme instruit et sévère, habile dans l'art d'assouplir les caractères les plus rebelles. Une solitude au fond des bois, un exil si éloigné, un maître si rigoureux, rien ne me rebuta. Je ne puis m'expliquer à moi-même aujourd'hui comment j'avais pu devenir si rude et si farouche. Je ne demandai pas grâce ; et, quand le moment du départ fut arrivé, je me présentai devant mon père pour lui faire mes adieux.

“Il était seul dans son cabinet. Il me regarda avec bonté. J'étais entré d'un air résigné et tranquille, en dévorant mon chagrin. Il me sembla que ce regard me perçait le cœur. “Allez, mon cher fils, me dit-il, allez apprendre à vous vaincre, et dans quelque temps revenez auprès de nous plus raisonnable et plus docile. Embrassez-moi. Adieu !”

“A ces mots mon cœur se brisa. Dans l'excès de mon émotion, au lieu de me jeter dans les bras de mon père, je me précipitai à ses pieds, et je saisis sa main, sur laquelle je collai mes lèvres brûlantes. Les larmes et les sanglots étouffaient ma voix.

“Félix ! Félix ! s'écria mon père, tu n'es donc pas insensible ! — Insensible ! moi ! répondis-je d'une voix étouffée. — Eh bien, reprit-il, si tu as un bon cœur, si tu aimes ton père, promets-lui de te corriger !”

“En cet instant la porte du cabinet s'ouvrit, et ma belle-mère entra avec son fils.

“A sa vue, je frémis. “Félix, me dit mon père, relève-toi (car j'étais toujours à ses pieds), baise la main de ta seconde mère, demande-lui pardon et fais-lui tes adieux.”

“Je me relevai vivement, mais je n'obéis pas : j'eus tort, je le sens ; mais toute mon âme s'était révoltée, mes larmes avaient tari, et un regard de colère fut le seul adieu que ma belle-mère obtint de moi.

“Va embrasser Félix” ; dit alors mon père à son second fils. Alphonse s'avança vers moi de bonne grâce ; je me détournai de lui, tant mon exaspération m'avait rendu désobéissant et injuste ! Puis, retombant aux genoux de mon père et versant des larmes :

“O mon père ! lui dis-je, pardon ! pardon ! je vous respecte, je suis prêt à vous obéir en tout ; mais ne me forcez pas à demander pardon à une personne qui me déteste ; ne m'obligez pas d'embrasser un enfant qui m'a ravi votre amour.

“— Levez-vous, fils dénaturé, dit-il avec colère. Je ne vous aime plus, je ne vous connais plus.”

“Et, comme je me retirais suffoqué par mes sanglots, je l'entendis qui disait : “Qu'il parte ! qu'il ne reparaisse jamais devant mes yeux !”

“Après cette scène cruelle, un domestique de confiance partit avec moi dans une chaise de poste, et me conduisit à la pension.”

(La suite au prochain numéro.)